



Novembre 1953. Le cinéaste Pierre Schoendoerffer immortalise Claude Meurent prêt à décoller pour Diên Biên Phu.

PHOTOS : FARABOLA/LEEMAGE - SELVALEEMAGE - COLL. PERSONNELLE - D. R.



Mai 1954. Quelques heures avant le cessez-le-feu, des soldats français contemplant le désastre du champ de bataille.

BIOGRAPHIE

DANS L'ENFER DE DIÊN BIÊN PHU Depuis soixante ans, il refusait d'en parler. Dans un livre-choc, Claude Meurent se souvient du borbier colonial. PAR FRANÇOIS JULIEN

Jamais je n'ai tué personne. Les meurtres, c'était en Indo, mais on appelait ça de la légitime défense. C'était permis, autorisé. [...] J'ai enterré tout ça pendant soixante ans. Je n'ai plus jamais parlé ni de l'armée ni de l'Indochine. » C'est l'histoire d'un mec qui n'aura jamais eu beaucoup de convictions, ni particulièrement patriote ni foncièrement militariste, mais qui, à force de ne pas être à sa place, s'est retrouvé coincé, comme des milliers d'autres, dans la cuvette de Diên Biên Phu. Parce que de partout il aura été viré. Et c'est toute son histoire qu'il raconte dans le captivant *J'avais 20 ans en Indochine*.

Et pourtant, si l'on en croit son acte de naissance, tout semble avoir bien démarré pour lui. Pensez: Claude Meurent est né le 17 juillet 1934, au 208, rue du Faubourg-Saint-Honoré, mais c'était un accident. Le chauffeur du taxi condui-

sant sa mère à l'hôpital ne voulant pas voir ses sièges dégueulassés largua la jeune femme qui accoucha dans une loge de concierge. Même pas né, déjà viré! Élevé par sa mère dans le Paris popu d'avant-guerre, Claude Meurent s'ennuie ferme. Et, après avoir accidentellement mis le feu au petit appartement familial, il se retrouve chez sa grand-mère, dans un passage du 19^e arrondissement où il reçoit ses premières trempes. En 1944, sa mère tombe sous les balles ennemies. Et c'est comme pupille de la nation qu'il fréquente la communale, façon marlou: « Sans exagérer, j'ai fréquenté toutes les écoles du 19^e. » À chaque fois, il se fait virer comme un malpropre. Il vole du charbon et de quoi manger et part se faire dresser par des bonnes sœurs. Qui se débarrassent vite du voyou. C'est l'orphelinat puis les hauts murs de Fresnes pour une autre histoire de larcin. Il a



Le 7 mai 1954, des soldats du Viet-minh hissent le drapeau rouge sur la cuvette.

12 ans et s'échappe de la célèbre prison. Rattrapé, il est placé dans une maison de correction, rue de Vaugirard, où il joue les gros bras et connaît le cachot.

À la fin de la guerre, le petit Claude suit une préparation militaire parachutiste, tout en rejoignant, plus par tradition familiale que par goût, le parti communiste. La contradiction le pousse à s'engager. Et le 30 décembre 1952, Claude Meurent débarque à Hanoï pour rejoindre Bach Mai, le camp de base où il croisera souvent un certain Bigeard. Il fréquente les bordels, évite l'opium et s'entraîne à sauter puis « du jour au lendemain, on passe de l'entraînement bidon à l'opération meurtrière ». Hirondelle, Violette, Camargue, les opérations se succèdent. En novembre 1953, « les Dak [avions Dakota, NDLR] nous lâchent sur une grande vallée que nous allons transformer en camp retranché. C'est la cuvette de

Diên Biên Phu. » Un borbier, l'enfer. « La vie s'arrête, je n'attends rien, je vais mourir, je ne fêterai jamais mes 20 ans. » Une guerre des tranchées de près de six mois, jusqu'au cessez-le-feu, le 7 mai 1954.

Prisonnier du Viet-minh, Claude Meurent comme des milliers d'autres est emmené pour une très longue et très meurtrière marche. « Chaque nuit, les dysentériques à bout de forces surnagent dans leurs excréments et dans ceux de leurs camarades. Ceux qui ne sont pas étouffés avec leurs glaires se barbouillent de merde liquide. » Il en réchappera, retrouvera l'Hexagone et la vie civile, fera bien encore quelques conneries et tentera d'oublier Diên Biên Phu. En vain. ■

★★★★★ Raconté par Jean-Noël Marchandiau, éd. Prisma, 264 p., 22,50 €.



Romans



“La femme qui décida...”

★★★★★

Qui n'a jamais rêvé de rester au lit ? Pas pour une grasse matinée, non, mais pour une durée indéfinie... Eva, elle, le fait. Et ne quitte pas sa chambre un an durant. Dès lors, son rapport aux autres en premier lieu, tout change, et elle devient, bien involontairement, une espèce de shaman qu'on vient consulter. Aussi brillant que loufoque.

De Sue Townsend, 10/18, 456 p., 8,80 €.



“Pour quelques milliards et une roupie”

★★★★★

En sortant du temple, une jeune vendeuse de Delhi tombe des nues : un inconnu lui demande de lui succéder à la tête d'un énorme groupe industriel. Il faudra pour cela qu'elle réussisse sept épreuves. Sur le même canevas que son premier roman (*Slumdog Millionaire* au cinéma), Vikas Swarup dresse un portrait féroce de l'Inde contemporaine.

De Vikas Swarup, Belfond, 416 p., 21,90 €.



“Conversations”

★★★★☆

Comme deux vieilles pipelettes, Andy Warhol et William Burroughs eurent de longues conversations en 1980. Et de quoi pouvaient donc bien causer le dandy mutique et le vieux junkie ? De taille de pénis, de glaces au chocolat, de lapin à la moutarde et d'éjaculation précoce. Plus amusant que réellement indispensable.

De William S. Burroughs et Andy Warhol, 10/18, 192 p., 7,10 €.



“Le Tour de la France, exactement”

★★★★★

Cent dix jours d'alpinisme, quatre-vingt-cinq de VTT, deux mois de crapahutage et moitié moins de canotage, sans oublier deux semaines d'escalade et quelques étapes à la voile. Bref, quinze mois d'aventure qui ont permis à Lionel Daudet d'effectuer le tour de l'Hexagone le plus exact possible. Et pas le moins poétique. F. J.

De Lionel Daudet, Stock, 324 p., 19,50 €.